

## Chapitre/Chapter 1

### Le Pacifisme en Amérique du Nord au XVIIème Siècle

Jeanne-Henriette Louis

Quand on parle de relations harmonieuses entre Blancs et Amérindiens dans l'Amérique coloniale britannique, on pense souvent à la Pennsylvanie des origines, et à juste titre, car ces relations étaient la pierre angulaire de la Sainte Expérience (1682-1756); elles ont duré plus longtemps que dans les autres colonies, et se sont développées sur une plus vaste échelle. Mais la Pennsylvanie, apparue relativement tard parmi les colonies britanniques, n'était pas la première à développer ce genre de coexistence pacifique. Il convient de revenir à la première moitié du XVIIème siècle pour voir naître quelques oasis de paix dans un monde violent.

On sait que dès le début de la colonisation britannique en Amérique du Nord au XVIIème siècle, s'instaura entre Blancs et Amérindiens une rivalité pour l'occupation des terres, tandis que les Blancs prétendaient « civiliser » les Amérindiens tout en les convertissant au christianisme. La vocation missionnaire était forte chez les Puritains installés dans le Massachusetts dès 1621. Convaincus de la supériorité de leur Eglise sur toute autre, émigrés en Amérique du Nord justement pour des raisons religieuses, ils prétendaient faire le bonheur des Amérindiens malgré eux en leur imposant leur religion et leur mode de vie.

Les Indiens de la Nouvelle-Angleterre étaient pour la plupart des membres de la famille des Algonquins qui avaient envahi le Nord-est plusieurs siècles auparavant et délogé ses premiers occupants. Au moment où débarquèrent les premiers Européens, il y avait peut-être entre trente et soixante mille Indiens qui appartenaient à une dizaine de tribus du groupe Algonquin (Royot 17).

Le premier grand missionnaire des colonies britanniques fut John Eliot, un Anglais qui fit ses études à Cambridge en 1622, et émigra à Boston en 1631. De 1632 à sa mort, il fut pasteur puritain de l'église de Roxbury, près de Boston. Avec le soutien de sa paroisse et de ses confrères pasteurs, il commença une mission auprès des Amérindiens, prêchant à Nonantum, et dans d'autres villes. Des groupes d' 'Indiens priants' se formèrent bientôt, et en 1674 il y avait quatorze villages formés de quatre mille Indiens convertis.

Le travail de John Eliot était financé essentiellement depuis l'Angleterre, où ses activités inspirèrent la création de la Compagnie pour la propagation de l'Évangile en Nouvelle-Angleterre et dans les territoires voisins d'Amérique du Nord. Civilisation, estimait-il, allait de pair avec évangélisation. Les villages dans lesquels étaient rassemblés les Indiens, étaient régis par un code biblique de lois, et orientaient progressivement les habitants vers le mode de vie anglais (*Encyclopedia Britannica*, 853).

John Eliot, qu'on a appelé l' « apôtre des Indiens », était un missionnaire de type classique puisqu'il associait évangélisation et « civilisation ». Mais du moins s'est-il donné la peine d'apprendre très bien la langue des Algonquins puisqu'il a produit la littérature nécessaire dans leur langue, à commencer par son catéchisme en 1654. Sa traduction de la Bible en Algonquin fut la première Bible imprimée en Amérique du Nord. Le Nouveau Testament parut en 1661, et l'Ancien Testament en 1663. D'autre part, en même temps que Roger Williams, il allait favorablement influencer les relations entre Blancs et Amérindiens à Martha's Vineyard et à Nantucket, relations qui connurent un développement exceptionnel

pendant quelques décennies.

Roger Williams était, en effet, une autre personnalité intéressante issue du milieu puritain. C'est lui qui ouvrit une brèche dans le monolithisme religieux et politique du Massachusetts lorsqu'il fonda le Rhode Island en 1636. Lorsque il se réfugia chez les Indiens de la baie de Narragansett, il entretenait avec eux les meilleurs rapports, s'intéressa, lui aussi à leur langue, et publia même une grammaire. Mais ses relations avec les Amérindiens n'étaient pas celles d'un missionnaire. Roger Williams tenait trop au pluralisme religieux pour vouloir imposer aux Indiens une orthodoxie. En ce qui concerne les Amérindiens, il insistait surtout sur le respect qui leur était dû. Il essayait avant tout de vivre en chrétien, et d'apporter un témoignage par sa vie personnelle, plutôt que de tenter de les convertir. Il fut l'un des premiers Anglais à considérer les Autochtones comme les légitimes propriétaires du sol américain.

Une autre personnalité joua un rôle important et constructif dans les relations entre Britanniques et Algonquins en Nouvelle-Angleterre: Thomas Mayhew, qui était ami à la fois de Roger Williams et de John Eliot. C'était un des premiers colons puritains du Massachusetts, et un des premiers membres de la Cour Générale du Massachusetts. Il était arrivé à Medford en 1631 et s'était établi comme négociant dans la région de Boston, mais à la veille de la guerre civile anglaise, les importations en Amérique du Nord cessèrent. En 1641, Thomas Mayhew apprit qu'il était ruiné, ses banquiers londoniens ayant fait faillite. Il liquida ses affaires et acheta les îles de Martha's Vineyard et Nantucket, vendues par Lord Sterling, pour la somme de 40 dollars (Mooney et Sigourney<sup>12</sup>).

Thomas Mayhew s'intéressait aux Indiens et les respectait plus que la moyenne des autres colons. Mais son fils, le jeune Thomas, lui, voulait convertir les Algonquins. Il avait été formé comme missionnaire par John Eliot. En 1641, lorsque son père et lui achetèrent les îles de Nantucket et de Martha's Vineyard, il venait d'être ordonné Ministre de l'Évangile. Sa voie était toute tracée: il allait être missionnaire auprès des Algonquins à Martha's Vineyard et Nantucket.

La famille Mayhew était bien disposée envers les Algonquins. Le révérend Thomas Mayhew père, inspiré par l'exemple de Roger Williams dans le Rhode Island, tint à acheter la terre des Indiens de Martha's Vineyard, et il organisa une rencontre à cet effet avec les chefs algonquins des deux îles en 1644. Une très belle cérémonie fut organisée à cette occasion. Thomas Mayhew dit aux chefs indiens qu'il achèterait chaque parcelle de terrain occupée par les Blancs (King 31-34). Pour la conversion des Algonquins, le jeune Thomas, formé par John Eliot, avait trouvé un compagnon: Peter Folger.

Peter Folger, qui allait devenir plus tard le grand-père maternel de Benjamin Franklin, était un jeune Anglais originaire de Norwich en Angleterre, venu en Amérique du Nord en 1635 avec ses parents afin de goûter à la liberté religieuse. Il eut la chance de trouver un emploi de secrétaire auprès de Thomas Mayhew, et vint s'installer avec lui et sa famille à Martha's Vineyard à partir de 1641. Il se lia avec le jeune Thomas, qui avait sensiblement le même âge, et tous deux devinrent amis des Algonquins, tout en convertissant un grand nombre d'entre eux au christianisme.

Mais une tragédie survint en 1657: le navire sur lequel le jeune Thomas était parti en visite en Grande-Bretagne fit naufrage et disparut. Le père en fut énormément affecté, bien sûr, ainsi que Peter. Après la mort du jeune Thomas, les commissionnaires avaient transmis au père le titre accordé à son fils pour répandre l'Évangile, mais c'est Peter qui faisait le travail.

Mayhew père ne connaissait pas la langue des Indiens, et son style dictatorial ne facilitait pas la conversion. Par contre, presque chaque semaine Peter accomplissait un baptême. La fréquence des baptêmes avait même augmenté depuis que Thomas Mayhew fils 5 avait disparu. Entre Peter et les Indiens des deux îles, il y avait une affection mutuelle cordiale. Ils avaient confiance en lui, sachant qu'il était honnête (King 44).

Or désormais Thomas Mayhew se désintéressait de Nantucket, qui lui rappelait sans doute trop l'activité missionnaire de son fils. Ayant appris en 1659 que son cousin Thomas Macy ainsi que d'autres colons britanniques du Massachusetts seraient éventuellement intéressés par l'achat de cette île, il décida de la leur vendre cette année-là. Les acquéreurs étaient d'abord au nombre de dix, et ils trouvèrent dix autres acheteurs pour acheter l'île collectivement.

Les nouveaux propriétaires de Nantucket étaient des Britanniques un peu hors du commun. Ils étaient marqués par le courant baptiste ou anabaptiste, et avaient quelque sympathie pour les quakers persécutés par les Puritains. Egaleme nt c'étaient des colons soucieux d'être justes envers les Algonquins. Tandis que Mayhew faisait part à Peter du souhait de quelques dissidents du Massachusetts de se grouper pour acheter l'île de Nantucket , Peter lui dit :

- Vous avez toujours été chic envers les Indiens sur cette île, et vous leur avez payé la terre que nous occupons. Souhaitez-vous que ce nouveau groupe en fasse autant?
- Certainement , répondit son employeur.

Peter suggéra à Mayhew de conserver une action dans le groupe afin d'avoir son mot à dire sur la façon dont les Algonquins devraient être traités, et c'est ce qui se passa. C'est ainsi que se constitua à Nantucket à partir de 1659, une communauté anglo-indienne qui entretint de bonnes relations de part et d'autre pendant quelques décennies. En particulier, tandis que la Guerre du roi Philip entre Amérindiens et Blancs faisait rage sur le continent en 1675 et 1676, Nantucket restait à l'abri de ces violences, et représentait un havre pour la famille et les amis des Nantuckois qui se réfugièrent là jusqu'à ce que le conflit fût terminé.

Nantucket était donc plus qu'une île géographique dans la deuxième moitié du XVIIème siècle, c'était une oasis dans les relations entre Blancs et Amérindiens. L'île avait bénéficié indirectement de l'influence de John Eliot par l'intermédiaire du jeune Thomas Mayhew et de Peter Folger, et de celle de Roger Williams par l'intermédiaire des premiers acheteurs tels que Thomas Macy et Edward Starbuck. John Eliot, Roger Williams et Thomas Macy avaient une attitude exceptionnelle pour leur époque à l'égard des Amérindiens. Mais la cheville ouvrière des bonnes relations entre Algonquins et Blancs, était Peter Folger, l'ami des Algonquins, qui était d'ailleurs devenu baptiste en 1659. Notons cependant que cette harmonie ne survécut pas à Peter Folger. La communauté indienne disparut en effet progressivement au XVIIIème siècle, de l'effet conjugué d'une croissance rapide du nombre des Blancs sur l'île et d'épidémies de fièvre jaune.

Ainsi on voit Nantucket présenter certaines originalités par rapport au Massachusetts en ce qui concerne les Amérindiens, en tout cas au début de son peuplement par les Blancs. Bien avant la création de la Pennsylvanie par William Penn, on trouve donc des oasis de bonnes relations entre Amérindiens et Blancs en Nouvelle-Angleterre, émanant de Puritains éclairés comme John Eliot et Thomas Mayhew, Thomas Macy et Edward Starbuck, de « chercheurs » comme Roger Williams, et d'un Baptiste converti comme Peter Folger. Mais la compétition pour la terre et l'espace vital finissait souvent par prendre le dessus au fil des

génération, comme ce fut le cas pour Nantucket.

Mais avant d'aborder la question de la Pennsylvanie, il convient d'évoquer celle des relations entre les quakers et les Amérindiens en Amérique du Nord dès l'arrivée des premiers quakers sur ce continent en 1656.

Dans cette deuxième moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle, les quakers et les Amérindiens avaient ceci en commun, qu'ils étaient victimes de l'intolérance religieuse et culturelle des Puritains. Dès avant la fondation de la Pennsylvanie, les quakers considéraient les Amérindiens comme leurs amis, et ne portaient pas d'armes. George Fox, fondateur du mouvement quaker, fit un voyage en Amérique du Nord en 1672 et 1673. Lors de ce périple, il rendit visite à de nombreux Amérindiens, du Rhode Island aux Carolines et fraternisa avec eux

Le test des relations entre quakers et Amérindiens, ce fut la guerre du roi Philip qui éclata en 1675. On sait que Nantucket resta à l'abri de cette guerre notamment grâce à la personnalité de Peter Folger. Mais le Rhode Island, qui avait pourtant un gouvernement quaker, ne sut pas échapper à cette guerre. En conséquence l'élection de 1677 à l'Assemblée du Rhode Island fut défavorable aux quakers. Le test de la guerre du roi Philip avait été perdu, et l'un des premiers soins de la nouvelle Assemblée fut de voter une loi militaire, l'ennemi étant incarné par les Amérindiens.

Telle était la situation lorsque William Penn s'intéressa à l'Amérique du Nord dans le courant des années 1670. De façon générale, en Amérique du Nord, il y avait davantage de confiance mutuelle entre les quakers et les Amérindiens qu'entre les autres Blancs et les Indiens. Mais aucune colonie n'avait pu maintenir un gouvernement quaker pendant plus de quelques années, et c'est en cela que William Penn innova.

Une portion du territoire, alors presque désert, du New Jersey, au sud de la Nouvelle-Angleterre, avait en effet été attribuée à la suite de diverses transactions, aux mains de deux quakers anglais. Ces deux hommes proposèrent à Penn de partager cette terre avec eux. Penn s'enthousiasma de leur idée, et résolut d'essayer dans le New Jersey l'application de ses théories favorites sur la liberté de conscience et le gouvernement démocratique. Lorsqu'ils débarquent, le premier soin des immigrants est de proposer aux Amérindiens de leur acheter une portion de territoire, suivant d'ailleurs également en cela l'exemple des hollandais qui les avaient précédés. Le New Jersey, à petite échelle, préfigurait la Pennsylvanie.

La création de la Pennsylvanie n'émanait donc pas du néant. C'était l'aboutissement d'un courant qui était passé par le Rhode Island, Martha's Vineyard, Nantucket, et le New Jersey, pour ne citer que les laboratoires les plus importants. Mais ce qui avait été tenté ici et là, par les uns et par les autres, à petite échelle, fut systématisé et lancé sur une grande échelle par William Penn, même s'il n'a pas eu connaissance de tout ce qui avait été tenté. La Pennsylvanie était donc conçue à la fois comme un havre pour les quakers et les mennonites, et comme un champ d'expérimentation dans les relations avec les Amérindiens.

De même que John Eliot avait pris la peine d'apprendre la langue des Algonquins, William Penn fit l'effort d'étudier celle des Delaware. Mais sur le plan religieux, l'attitude de William Penn à l'égard des Amérindiens différait de celle de John Eliot: il était beaucoup moins directif que ce dernier, et la lettre qu'il adressa aux chefs Delaware en 1681 pour annoncer son arrivée ainsi que celle de ses amis révèle un esprit très éclairé, tolérant et ouvert, et un grand respect pour ses interlocuteurs. Les « Indiens priants » convertis par John Eliot dans le

Massachusetts étaient pris dans un réseau de codes et de lois contraignants. A Martha's Vineyard et à Nantucket, ces lois étaient assouplies par les disciples du missionnaire, le jeune Thomas Mayhew et Peter Folger, et la vie des « Indiens priants » rendue beaucoup plus conviviale par la personnalité de Peter Folger, mais William Penn, dans ses déclarations, apportait une dimension de magnanimité inégalée jusque-là.

La tolérance religieuse était une des caractéristiques de la Pennsylvanie, et il n'y avait pas d'esprit missionnaire militant. La question des relations entre les Amérindiens et les Blancs est tellement au cœur de l'histoire de la Sainte Expérience de la Pennsylvanie, que c'est une déclaration de guerre aux Indiens qui a sonné le glas de la Sainte Expérience en 1756. La Pennsylvanie s'est désormais banalisée, puis elle est devenue la capitale de la révolution américaine avec les réunions annuelles du Congrès continental à partir de 1774.

Or la liberté de prendre les terres des Amérindiens dans l'ouest était une des revendications (souvent occultée par la suite) des révolutionnaires. La Pennsylvanie avait basculé dans le monde de la violence, et elle y jouait désormais un rôle moteur, comme elle avait joué un rôle moteur dans la non-violence.

#### **BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE:**

- Anderson Florence B., *A Grandfather for Benjamin Franklin*, Meador Press, Boston, 1940, 462 p.
- Bacon, Margaret. *The Quiet Rebels. The Story of the Quakers in America*, New York, Basic Books, 1969, 229 p.
- Barbour, Hugh & William Frost, *The Quakers*, Richmond, In, Friends United Press, 1988, 434 p.
- Brock, Peter, *The Quaker Peace Testimony, 1660 to 1914*, York, Sessions, 1990, 387 p.
- Brodin, Pierre. *Les quakers en Amérique du Nord au XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup>*, Paris, Dervy, 1985, 402 p.
- Daiutolo Robert, "The role of the Quakers in Indian Affairs during the French and Indian Wars", *Quaker History*, 1988, vol. 77, n°1.
- Dommen, Edouard. *Les quakers*. Paris: Cerf, 1990, 125 p.
- Encyclopaedia Britannica, 1976.
- Kelsey, Rayner Wickersham. *Friends and the Indians, 1655-1917*. Philadelphie, Associated Executive Committee of Friends on Indian Affairs, 1917.
- King Clarence, *The half-share man. Peter Folger of Nantucket, Grandfather of Benjamin Franklin*, Nantucket Historical Trust, 1972, 133 p.
- de Ligt Bartelemy, *La paix créatrice, Histoire des principes et des tactiques de l'action directe contre la guerre*, Paris, Marcel Rivière, 1934, 536 p.
- Louis, Jeanne Henriette et Jean-Olivier Héron, *William Penn et les quakers. Ils inventèrent le Nouveau Monde*, Découvertes-Gallimard, 1990, 176 p.
- Louis, Jeanne-Henriette, « Benjamin Franklin et les quakers. Chassés-croisés identitaires », *Frontières* 4, 1992, 166-180.
- « Sauver les Amérindiens en les 'civilisant' : mission impossible pour les quakers (1869-1878), QWERTY 6, octobre 1996, 275-283.
- « Le pacifisme des quakers américains, substrat d'une promesse presque évanouie ? » *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, juillet-septembre 2004, n°75, 86-95.
- *Les quakers. La Société religieuse des Amis.* , Brepols, 2005, 166 p.

MacMaster Richard, *Land, Piety, Peoplehood. The establishment of Mennonite communities in America, 1683-1790*, Herald Press, Scottsdale, Pennsylvania, 1985, 340 p.

Marienstras Elise, *La résistance indienne aux Etats- Unis du XVIème au XXème siècle*. Paris:, Gallimard, 1980, 221 p.

Marietta, Jack D. *The Reformation of American Quakerism, 1748-1783*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1984, 356 p.

Milner II, Clyde A. *With Good Intentions. Quaker Work Among the Pawnees, Otos and Omahas in the 1870's*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1982, 238 p.

Mooney Robert F. and Sigourney André, *The Nantucket Way. Untold Legend and Lore of America's Most Intriguing Island*, New York, Doubleday, 1980, 204 p.

Philbrick Nathaniel, *Away offshore. Nantucket Island and Its People, 1602-1890.*, Mill Hill Press, 1994, 273 p.

Philbrick Nathaniel, *In the Heart of the Sea, the Tragedy of the Whaleship Essex*, 2000 Viking Penguin, 302 p.

Royot Daniel, *La Nouvelle-Angleterre*, Presses Universitaires de Nancy, 1991, 174 p.

Rostowski, Joëlle. « Indianité et Christianisation. Les Pueblo et les Sioux face aux missionnaires ». Thèse de Doctorat d'Etat, Paris, 1995.

Vincens Cécile, *William Penn*, Paris, 1877, 376p.

Wilson, Robert, ed. *Philadelphia Quakers, 1681-1981*. Philadelphie, 1981, 132 p.

Philadelphia Yearly Meeting of the Religious Society of Friends, 1981, 132 p.

Worrall Arthur, *Quakers in the Colonial Northeast*, University Press of New England, 1980, 248 p

